

Supplément au SOP n° 190, juillet-août 1994

QUELQUES QUESTIONS A NOUS TOUS

Communication de Constantin ANDRONIKOF,
doyen honoraire de l'Institut de théologie orthodoxe
Saint-Serge, à la 41e Semaine d'études liturgiques

(Paris, Institut Saint-Serge, 28 juin-1er juillet 1994)

Document 190.B

S'il m'échoit d'intervenir ici en 2e position, ce n'est pas que nous suivions l'ordre alphabétique ni celui de quelque priorité de thème ni d'alternance hiérarchique des confessions, après l'exposé scripturaire par lequel nous avons pris la bonne habitude de commencer nos Semaines Liturgiques Saint-Serge. Il se pourrait néanmoins que ce ne fût pas tout à fait fortuit, car j'entends justement non pas me livrer à un exposé, mais vous soumettre une simple problématique. Et cela, sans aucun souci de système. J'ose pourtant espérer qu'elle ne sera pas entièrement stérile pour notre franc débat, n'étant pas étrangère à nos consciences de liturges chrétiens.

A ce congrès consacré à l'Eucharistie, il avait été décidé de porter notre attention non sur la doctrine elle-même, mais sur les formes des célébrations, sur les rites, sur la piété et les sentiments qu'ils provoquaient chez les fidèles aussi bien que chez les officiants (non sans relation avec la théologie, certes, puisque le culte découle de la doctrine).

Alors, si vous le permettez, voici, sans ordre aucun, quelques questions que je m'aventure à poser devant notre assemblée docte et libre. Certaines sembleront naïves, mais toutes sont sincères, ainsi que sérieusement, parfois même anxieusement motivées par nos différentes pratiques. Je ne manquerai pas d'en poser surtout aux membres de l'Eglise orthodoxe, puisque

"charité bien ordonnée commence par soi-même". Mais je vous laisse naturellement juges de leur importance relative.

Les portes de l'iconostase sont ouvertes avant le début de la liturgie, allégorisant bien que c'est l'accès au Royaume que l'eucharistie va symboliquement anticiper (les *ta symbola* étant le Corps et le Sang du Seigneur). Et puis, de loin en loin, ces portes vont être fermées. Pour quelle raison, autre que coutumière? De tels actes ont-ils des fondements théologiques ou canoniques? La liturgie changerait-elle de caractère à de tels moments? En particulier, pourquoi le clergé s'enferme-t-il à l'autel et tire-t-il même le rideau, pour communier dans un sanctuaire clos? Le fait-il en dehors du peuple de Dieu? Il est alors curieux que les portes restent ouvertes quand un évêque célèbre. L'eucharistie en deviendrait-elle plus liturgique d'autant? L'évêque est en outre l'objet d'un hommage rituel particulier: on l'encense trois fois à trois reprises, alors qu'on ne le fait que trois fois seulement devant l'icône du Christ et devant celle de la Mère de Dieu. Est-ce avec l'intention de marquer que la célébration épiscopale est la liturgie par excellence, ontologiquement supérieure ?

Au reste, il y aurait peut-être lieu de se demander en général quel est le rôle cultuel de l'iconostase, d'une part dans la liturgie elle-même; d'autre part dans la piété des fidèles et dans celle du prêtre, compte tenu du fait qu'on peut célébrer en dehors d'une église, dans

une maison ou même en plein champ, quand il n'y a pas d'iconostase ni, par conséquent, de portes.

Un autre rite qui peut donner lieu à diverses interprétations, alors que le fondement doctrinal d'aucune d'entre elles n'est guère sûr. Pendant le Credo, le ou les célébrants agitent un voile (*aer, vzdoukh*) au-dessus des vases sacrés. Aux yeux de certains, cela allégoriserait le "souffle" ou le "vent" ou "l'Esprit de Dieu" qui planait au commencement de la Genèse, bien qu'il soit plutôt difficile d'assimiler les espèces à "la terre déserte et vide" ou à des "eaux" ou, encore plus incongrûment, à la "ténèbre". Pour d'autres, ce voile agité allégoriserait la nuée qui couvrit les apôtres sur la montagne de la Transfiguration, la nuée qui était signe de théophanie depuis Exode, Nombres, I Rois etc., bien qu'en l'occurrence le voile recouvre les espèces et non les officiants. D'autres n'y voient qu'un moyen commode pour chasser les mouches. Qu'en pensent les fidèles?

Quant à la participation de ceux-ci - et la plupart de ces questions nous concernent tous - quelle est et quelle devrait être sa fréquence? Et convient-il qu'elle ne soit pas couronnée à chaque fois par la communion? N'est-il pas au contraire normal de communier à chaque liturgie? Avant le congé, avec les paroles de S.Jean Chrysostome ou de S.Basile, ne remercions-nous pas le Christ de nous avoir rendu dignes de communier? Cela concerne certes l'éducation catéchétique et théologique des fidèles.

Cependant, une confession est-elle spirituellement ou canoniquement nécessaire avant toute communion (comme le requièrent certaines pratiques orthodoxes locales)? Et chez les protestants, dans quelles circonstances la confession est-elle privée ou "générale", comme l'indique par exemple le *Book of Common Prayer*? Dans ce domaine, il y aurait certes intérêt à être informé du sort éventuel réservé au schéma *de sacramentis*, proposé par la commission préparatoire de Vatican II, mais que celui-ci n'a pas retenu par un décret, sur la pratique d'une absolution collective. En Russie, pendant les soixante quinze ans de persécutions communistes, "l'Eglise des catacombes", en tout cas, la pratiquait après une confession communautaire *in petto*, avec des "mea culpa", "je suis pécheur" à voix basse, de la part des fidèles, pendant que le prêtre énumérait des péchés majeurs.

Par ailleurs, si la journée liturgique, selon la conception ecclésiale du cycle diurne, va du soir au matin, c'est-à-dire qu'elle commence par les vêpres, continue par les matines pour achever son développement, avec la montée vers la lumière, par le couronnement de l'eucharistie, quelles circonstances impératives, tenant à la doctrine et la piété, rendraient-elles légitime une liturgie eucharistique vespérale? Un petit problème annexe se pose aussi là, d'ordre purement temporel, - dû sans doute à mon ignorance en matière de canon ou d'histoire - : dans les monastères et quelques paroisses, à certaines occasions, on célèbre le *mesonyktikon*, l'office de minuit. Si une liturgie

eucharistique l'a précédé, ce milieu est-il celui de la nuit du jour liturgique en cours, qui s'achève par cette eucharistie, ou est-ce le minuit du jour suivant?

Enfin, le jeûne eucharistique est-il obligatoire et est-il suivi vingt-quatre heures, ou seulement depuis minuit, ou se réduit-il à ne pas prendre son petit-déjeuner avant d'aller à l'église?

Sous un aspect plus général, quelle idée et quel sentiment les fidèles ont-ils de leur rôle liturgique propre dans la célébration et par rapport à celui de l'officiant? Inversement, dans quelle mesure et selon quels critères ce dernier va-t-il évaluer leur participation et doit-il, peut-il ne pas en tenir compte tandis qu'il célèbre? En revanche, s'il n'y a personne pour dire "Amen" aux paroles du prêtre, comment une "messe privée" serait-elle encore une liturgie?

Une question analogue se pose quant à la "communion privée", la première après le baptême chez les catholiques. L'eucharistie n'est-elle pas ecclésiale par essence, par définition et par accomplissement?

Cela n'est pas sans rapport plus ou moins direct avec le rôle du diacre et celui du chœur. Le peuple considère-t-il le diacre comme un intermédiaire entre lui et le "haut-clergé" ou comme son propre porte-parole? Et éprouve-t-il le chœur comme son représentant, auquel il se joindrait même parfois activement (au Credo, au Notre Père, au chant des tropaires festifs...) ou l'écoute-t-il passivement, d'ailleurs sans pouvoir toujours comprendre

le sens des paroles entonnées? Autrement dit, les chrétiens assument-ils, précisément à la liturgie, leur pouvoir et leur devoir de constituer une "sainte communauté sacerdotale pour offrir des sacrifices spirituels à Dieu par Jésus Christ", ainsi que l'apôtre Pierre définit les chrétiens et que le sacrement du baptême les leur confère?

Ce qui ne manque pas de renvoyer aussi, sous l'angle pratique et pastoral, à la question toujours actuelle de la langue liturgique. En fonction de celle-ci, un Français se sent-il chez lui dans des églises grecques, slaves, un Anglais en Italie, un Allemand en Espagne, etc. La question se pose probablement aussi pour les catholiques, depuis que l'Eglise romaine a abandonné le latin comme langue liturgique. Et cela, sans mentionner le problème des traductions en langue vernaculaire, fort diverses, voire divergentes.

Et, non sans relation avec les nationalités et les obédiences, jusqu'à quel point, légitime ou non, la piété liturgique du peuple orthodoxe est-elle déterminée, voire délimitée par les "juridictions", notamment au sein de ce que l'on continue d'appeler la "diaspora", alors que cette notion n'a plus de réalité historique?

Or ces "juridictions" créent une situation de fait non seulement troublante pour l'esprit et le coeur tant des fidèles que des prêtres, mais encore aberrante au regard de l'ecclésiologie apostolique, patristique et conciliaire, si parfaitement résumée, dès le IIe siècle, par la fameuse formule lapidaire de S. Ignace d'Antioche:

"Là où est l'évêque...là est l'Eglise catholique". En un même lieu, il ne peut et ne doit y avoir qu'un diocèse. Or, rien qu'à Paris, par exemple, il n'y a pas moins de quatre évêques canoniques (sans compter d'autres qui le sont peut-être moins).

D'autre part, dans les rites orthodoxes, le caractère esthétique des différents "tons" sur lesquels les hymnes sont chantées sert-il à faire davantage ressortir le sens textuel ou à créer une atmosphère de piété? Cette dernière question se pose plus radicalement encore quand la musique est sans paroles, par exemple celle d'un orgue, dans les églises catholiques ou les temples protestants. De quoi dépend la nature proprement liturgique de tels sons et mélodies? Il y va certes de la participation des fidèles, car, pendant les moments purement musicaux, le clergé, lui, sans plus conduire la communauté, reste occupé à ses prières. Mais alors, dans quelle mesure ces dernières gardent-elles un caractère effectivement liturgique? C'est aussi ce que l'on se demande à propos des prières dites "secrètes" des officiants orthodoxes. Le secret et le liturgique peuvent-ils aller de pair au sein d'une même célébration? A cet égard, une des "Pensées" de Pascal me revient en mémoire: "Au fond pour le chrétien, il n'y a point de privé ni de public, tout se passant également sous le regard de Dieu".

De telles questions ne sont certes pas neuves, mais elles continuent à se poser, ainsi que nombre d'autres de

gravité diverse, donc à exiger une ou des réponses réfléchies et fécondes dans la tradition ecclésiale.

Laissant de côté le débat séculaire sur la communion sous une ou deux espèces, on ne saurait passer sous silence un autre élément qui trouble quelque peu non seulement les orthodoxes, mais aussi des catholiques, à savoir: que, selon le rite romain, les fidèles, contrairement aux clercs, communient non pas aux espèces ni même à l'hostie consacrées pendant la célébration, mais à des hosties qui, en grand nombre, l'ont été à quelque autre moment, sans la participation des communiantes, et qui sont tirées d'une "réserve".

Autre chose, qui ne laisse pas d'intriguer certaines consciences, au point de les perturber: depuis que le prêtre catholique célèbre face au peuple, la présence divine n'est plus "localisée". Reste-t-il quelque chose qui l'indiquât, qui en fût le signe? En particulier, les mains levées par l'officiant derrière l'autel le sont-elles vers Dieu, ou est-ce, impersonnellement et abstraitement, vers le ciel en général? Cela implique évidemment le principe général de l'orientation. Celui-ci, en fonction de toute la théologie de la lumière, est spécialement et rigoureusement marqué dès le baptême: vers l'Occident pour exorciser le démon, vers l'Orient pour sanctifier le néophyte et le faire adhérer au Christ. Qu'en est-il de ce principe redoutable à la liturgie eucharistique? Même dans les églises traditionnellement orientées, le sanctuaire n'est plus le point indiquant la direction du sacré transcendant qui

descend au cours de la célébration du mystère, si le prêtre lui tourne le dos.

Pareille question se pose-t-elle pour les protestants ou estiment-ils, avec par exemple Luther, que le prêtre doit nécessairement faire face au peuple, comme le Christ à la Cène, le pasteur célébrant alors *in persona Christi*, en prolongation simplement commémorative de sa prédication? Au fond, cette proposition ne peut manquer de valoir aussi pour le rite romain, donc pour la piété catholique, puisque, tout récemment encore (*Institutio generalis Missalis Romani et Notitiae* de 1970), la messe est définie comme l'assemblée du peuple de Dieu "sous la présidence du prêtre qui tient le rôle du Christ".

Dans le rite protestant, est-ce que son caractère essentiel de commémoration exclut tout à fait l'aspect eschatologique, si fortement ressenti par la piété "orientale", en attente du Royaume? Mais cet aspect n'est-il pas en quelque sorte évacué de la conscience des fidèles par la célébration eucharistique romaine, s'ils sont conduits par des textes officiels modernes à considérer que la messe consiste surtout, voire uniquement, "à faire mémoire de l'unique sacrifice déjà accompli" (*Missel des dimanches* de l'épiscopat français, 1973)?

Jadis, entre fidèles, à l'affirmation de l'être de l'Eglise, on s'embrassait; aujourd'hui, on se serre la main. Est-ce un signe de bénédiction mutuelle ou de solidarité communautaire, voire sociale?

Enfin, - mais, à n'en pas douter, "j'en passe et des meilleures" - il y a, surtout chez les orthodoxes, la question de la répétition de certaines prières et hymnes au cours d'une même cérémonie, une réitération qui risque souvent de provoquer de la lassitude et d'assoupir l'intelligence sans éveiller l'esprit. En effet, ce n'est pas à force de paroles qu'on se fait exaucer, comme le Seigneur nous en prévient chez Matthieu (VI,7). Il est en tout cas à déplorer que depuis quelque huit cents ans nous soyons privés même du "rite cathédral" qui avait été spécialement prévu à Byzance pour les communautés non monastiques; et que nous n'ayons pas su ni probablement voulu combler cette lacune en composant un rite paroissial. Mais cela ne concerne pas la liturgie eucharistique, de laquelle il n'y a pas à retrancher un mot.

Directeur de la publication : Michel EVDOKIMOV

Rédaction : Jean TCHEKAN

Réalisation : Serge TCHEKAN

ISSN 0338 - 2478

Commission paritaire : 56 935

Tiré par nos soins

Abonnement annuel

	<u>SOP mensuel</u>	<u>SOP + Suppléments</u>
--	--------------------	--------------------------

France	180 F	400 F
--------	-------	-------

Autres pays	210 F	500 F
-------------	-------	-------

c.c.p. : 21 016 76 L Paris

Tarifs PAR AVION sur demande